

“ eux mêmes. Ils me proposèrent de me vendre leurs cendres
 “ au prix de six sous le minot, vous pouvez croire que je sautai
 “ à pieds joints sur cette offre. Voilà cinq ans que j’achète
 “ ainsi leurs cendres, et ils en sont encore à préférer six sous à
 “ un revenu bien plus considérable que leur procurerait l’emploi
 “ de cette substance. Et aujourd’hui je puis assurer que l’igno-
 “ rance et l’entêtement de mes chers voisins a augmenté, dans
 “ cette espace de temps, mon revenu de 400 louis et plus.”

Nous conseillons à tous les cultivateurs qui ont de tels voisins, de mettre aussi leur entêtement à suivre une misérable routine, à contribution. Aussitôt que leur lessive ou leur savon sont terminés, allez à leur secours, enlevez les cendres qui les embarassent et couvrez-en vos champs.

En agissant ainsi vous leur rendez un double service ; d’abord, comme nous venons de le dire, vous les débarrasserez, ensuite vous leur donnerez un exemple qui, tôt ou tard, les forcera d’ouvrir les yeux, et les engagera à chercher l’abondance dans les amendements qui sont sous leurs mains. Oui, soyez certains, lecteurs, que vos améliorations et vos succès feront plus pour les routiniers que les plus belles théories que nous pouvons leur enseigner ; car ces hommes ne croiront jamais s’ils ne voient pas ce qu’on leur dit. Aussi sommes-nous persuadé que la ferme du Collège de Ste. Anne fera plus pour l’avancement agricole de cette paroisse, et des paroisses environnantes, que tous les livres et les Gazettes du monde.

Depuis le dernier numéro de la *Gazette*, nous avons reçu la correspondance qui suit, à l’appui de ce que nous avons dit des bons effets de la cendre sur la plupart des terres.

Monsieur le Rédacteur,

Je viens de lire votre article sur l’emploi de la cendre, en agriculture, et je vous en remercie, au nom de tous les cultivateurs, car il devra rendre d’importants services à la classe agricole.

Permettez-moi, M. le Rédacteur, d’unir ma faible voix à la vôtre pour appuyer vos avancées de ma propre expérience : Depuis six ans j’emploie sur mes champs autant de cendre qu’il m’est possible d’en avoir, et j’en ai retiré les plus heureux résultats.

La différence qui existe entre mes récoltes d’aujourd’hui et celles qui ont précédé l’emploi de la cendre, est plus que suffisante pour décider les plus indifférents à suivre mon exemple.

Les parties de mon terrain qui ne me donnaient alors que neuf à dix minots de céréales, donnent, chaque année, de vingt-cinq à trente minots, et le grain est d’une qualité bien supérieure.

Ce n’est pas là mon seul bénéfice : mes récoltes de foin ont presque doublé, et mon pâturage est bien plus riche et abondant.

Quelques-uns de mes voisins commencent à s’apercevoir des bons effets de l’emploi de cette substance, mais ils l’emploient encore en trop petite quantité. Je souhaite que l’article de votre *Gazette* les déterminera, une bonne fois, à profiter sérieusement de cet amendement précieux.

PH. G.

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

A peine les souhaits et les vœux de la nouvelle année ont-ils été formés, afin que l’esprit de paix et de bien-être se répandit sur le monde, que le démon de la guerre et des discordes civiles a repris son empire.

Dans notre Amérique, après la bataille sanglante que s’étaient livrée tout dernièrement les deux partis, le Nord et le Sud, on pouvait croire qu’à force de répandre le sang et de ruiner toutes les ressources de leur pays, ces partis songeraient enfin aux moyens de rétablir la paix soit par la soumission de l’un des partis, soit par un accord mutuel et définitif entre les deux. Mais non. Pendant que les principales armées des deux côtés sont engagées sur un point, des armées secondaires, sur divers autres points, se livrent des combats acharnés, où la ruine et le sang ne sont pas moins en cause que sur les grands champs de bataille. De sorte que, si rien n’intervient, ni du ciel, ni de la terre, dans ce conflit sauvage, on ne saurait dire quel genre de scandale ou d’horreur les ci-devant Etats-Unis réservent au monde.

Ce n’est pas, toutefois, que l’envie d’intervenir manque aux Puissances européennes. Elles voient bien en Amérique, mais non en Italie, ce qui ne se conçoit guère, que ces luttes nationales portent malheur à tout. L’humanité, le maintien de l’ordre et de la paix, la sauve-garde des intérêts matériels, y sont, disent-elles, gravement compromis. En effet, les coups portés là au commerce et à l’industrie ont leurs contrecoups en Europe, et l’Angleterre et la France sont les premières atteintes de ces fâcheux contre-coups. Voilà pourquoi ces deux grandes nations trouvent fort à propos, en face de leurs ouvriers mourant de faim, ou menaçants, que l’intervention soit de mise et de justice dans les Etats-Unis, pendant que la non-intervention reste, à leurs yeux, un droit sacré en Italie, dont, pour le moment, elles n’ont rien à craindre. Voilà bien l’humanité de la politique. Et pourtant, quelque triste que soit l’état social des américains, quelque dommage qu’il apporte aux grands peuples de l’Europe, cet état et ce dommage ne sont pas à comparer avec la situation et les causes de ruine européenne opérées en Italie par l’usurpation et la tyrannie des Piémontais. Mais, encore une fois, il n’y a point de coton en Italie : c’est vrai ; mais il y avait de l’ordre, de la paix, des puissances légitimes qui maintenaient le droit et la liberté de chacun. Il y avait de la sécurité pour le travail du citoyen, pour tous ses genres d’intérêts, pour sa foi religieuse sur-tout, mère et garant des bonnes mœurs et de tous les devoirs. Tout cela valait bien là, en faveur de l’intervention, autant que l’intérêt du coton en Amérique, pour faire vivre une société et la maintenir dans l’ordre et dans la paix.

Mais non : aveugles jusqu’au bout, les gouvernements du jour, en Europe, ne voient que le pain matériel à fournir aux peuples pour les tranquilliser. Et comme le coton est aujourd’hui pour les peuples marchands la source obligée du pain quotidien, il faut du coton avant tout ; la justice, l’humanité, le règne des principes viendront après. De là les séaux qui durent en attendant que le sens revienne aux Puissances. Mais y a-t-il apparence que ce sens revienne ? Examinons.

Voyez Lincoln, ce président entêté, qu’on dit à la